

Charles Guillon

Le journal du vagabond

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Charles Guillon, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Couverture : Luca Oleastri

LES PERSONNAGES :

- **MARTIN COURAILLAT** : Planète Terre, personnage principal ; Auteur de ce journal.
- **SILAS DU VOILIER** : Planète Dana, homme politique, ancien agent du Conseil des Mondes. Chef de compagnie.
- **JALING** : Planète Perle, aide de camp de Silas.
- **TALEX** : Planète Dana, sensitif, télépathe, conseiller de Silas.
- **TOMI** : Planète Dana, homme à tout faire de Silas.
- **MILO** : Planète Avalon, Prince de Myrrin. (Voir villes)
- **BOROK** : Planète Avalon, chef de tribu au sud de Myrrin.
- **TALIAN** : Planète Perle, maître d'armes.
- **KALIA** : Planète Perle, élève de Talian.
- **MAËLA** : Planète Avalon, capitaine de l'armée de Roland. (Voir villes)
- **ILLIS** : Planète Avalon, lieutenant de Maëla dans l'armée de Roland.
- **ÉLEA** : Planète Avalon, sœur jumelle de Illis. Lieutenant de Maëla dans l'armée de Roland.
- **DORIEN et MYLIEN** : Planète Avalon, frères, élèves officier de l'armée d'Élysée.
- **HANNA** : Planète Avalon, soldat dans l'armée de Roland avant de rejoindre la Cie Silas.
- **GAËLAN** : Planète Dana, Pirate informatique, libéré par Silas pour faire partie de son équipe.

- **YONI** : Planète Perle, aide de camp du Général Sre-Dan.

- **MARWAN** : Commandant de groupe, concurrent de la Cie Silas.

- **LYLHA** : Planète Perle, chef de service.

- **TAMARA** : Planète Avalon, princesse de Terrenmer.

LIEUX ET VILLES :

- **Lourdes** : Petite ville de la Terre très connue, car c'est un centre de pèlerinage.

- **Élysée, Myrrin, Roland** : Pays et villes principales de la planète Avalon.

- **Terrenmer** : Pays de Avalon

- **Yinxu** : Capitale impériale de la planète Perle.

- **Palais de l'Aurore** : Centre administratif des mondes humains, dirigé par le Délégué et le 1^{er} Secrétaire.

- **Dana, Avalon, Perle** : Planètes des mondes humains d'où sont issus de nombreux personnages de ce livre.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue.....	8
1 - Martin.....	10
2 - La Porte.....	24
3 - Seul.....	30
4 - Le bunker.....	44
5 - Silas.....	56
6 - Les compagnons.....	63
7 - Historique.....	74
8 - Présentation.....	87
9 - Bagarres.....	96
10 – Les couloirs.....	102
11 – Le Palais de l’Aurore.....	110
12 – Une journée à la campagne.....	122
13 - Promesses.....	132

14 - La dernière bagarre.....	138
15 - La chambre.....	146
16 - Appels.....	156
17 - Le cirque.....	166
18 - La chasse.....	175
19 - La Dame.....	181
20 - Retrouvailles.....	186
21 - Départ.....	196
22 - La clairière.....	208
23 - La forêt.....	215
24 - Les négriers.....	229
25 - Le donjon.....	242
26 - Élysée.....	258
27 - L'immeuble.....	266
28 - L'usine.....	277
29 - Carla.....	286
30 - La lettre.....	295

31 – Les chevaliers.....	305
32 – La bataille de la porte.....	311
33 – La montagne.....	321
34 – Le domaine du Nord.....	331
35 – Mégan le fou.....	344
36 - Yinxu.....	361
37 – La grande porte.....	385
38 – La cité invisible.....	401
39 – Le château blanc.....	416
40 - Le Palais.....	431
41 - L’attentat.....	447
42 – Le monastère.....	465
43 - Le Palais de l’Aurore.....	482
44 - Le Mairac.....	488
Épilogue.....	497
REMERCIEMENTS :.....	500
NOTES :.....	500

L'auteur :.....501

PROLOGUE

C'était ? Un manège... Il tournait trop vite ! ah, non ! C'était un bateau, il tanguait.

Houlala, si ça tournait et si ça tanguait, il valait mieux que je me réveille.

J'ai ouvert mes grands yeux étonnés pour découvrir que j'étais assis par terre, dos au mur, dans une pièce inconnue. Basse, sans fenêtre avec le plafond et des murs blanchis à la chaux. Un éclairage faible dont on ne pouvait distinguer la source.

Une chaîne, à gros maillons, était posée en paquets sur le sol. Elle s'entortillait en menotte autour de mes chevilles et de mes poignets.

Hébété, je regardais la clef que je tenais entre les doigts. L'estomac noué par la peur, j'ouvrais le premier cadenas. Je me levais en m'appuyant sur une table. Le reste de la chaîne, fermée par un autre cadenas, s'enroulait autour de mes chevilles.

Je n'étais pas seul, enfermé dans cette cave ; une femme était attachée à un mur, bras et jambes écartés. Titubant jusqu'à elle, je croassais lamentablement.

« Madame, Madame. » En vain.

Tout à coup, un hurlement m'a fait sauter en l'air. Le cœur battant, je scrutais les zones d'ombre de la pièce. Un râle et des gémissements de bête se sont tus peu à peu.

Submergé par la panique, je fouillais la femme sans ménagement. Tirant sur le tissu, raflant entre ses seins une clef qui a libéré nos chevilles. Je déchirais sa combinaison pour trouver une clef contre son pubis, accrochée à une cordelette.

Je détachais ses bras avec fébrilité. Elle a basculé en avant. Fléchissant les genoux, plaçant sa hanche à côté de ma tête, je l'attrapais par les cuisses et la soulevais.

Vide, trou noir. Je reprenais conscience sur le pas de la porte.

À ma gauche, une grille s'élevait. Un grand loup noir, dressé sur les pattes, s'appuyait dessus. Soudain, il a hurlé de rage. Je me ruais dans le couloir. À quelques mètres, je jetais un coup d'œil derrière moi. L'animal rampait sous la grille.

« Bouge ! » Criais-je dans ma tête.

Au bout, je passais une porte et d'un coup sec du poignet, la claquais derrière moi. Je posais la femme sur le sol quand la bête hurlante a percuté la porte.

Trou noir.

Quand j'émergeais des limbes, tout s'éloignait. La porte et la femme ont disparu, chacune de leur côté, comme emportées par des tapis roulants. La lumière a baissé pendant que s'élevait une angoissante musique, crépitant dans un staccato métallique.

J'entendais toujours le raclement des griffes sur le bois.

D'un coup, tout est devenu clair, j'étais dans mon lit, réveillé pour de bon.

« Touffu, arrête ! » Grondais-je.

Touffu, c'est mon chat. Il grognait sous le lit, calé sur le dos, les griffes plantées dans la doublure du sommier, labourant frénétiquement le tissu de ses pattes arrière. Tous ceux qui ont un chat qui sait ouvrir les portes le savent ! Quand la bestiole a faim, leur intimité et leur tranquillité n'existent plus.

Je repoussais la couette pour m'asseoir au bord du lit, les tempes battantes, la nuque raide.

Le chat a passé la tête de dessous le sommier et s'en est extirpé avec difficulté. Me massant le haut du crâne, les coudes sur les genoux, je grommelais :

« T'as le bide qui coince, mon poto. »

Ne daignant pas remarquer ma présence, il s'est étiré. Puis, il s'est assis en ronronnant, me regardant avec confiance. Pas confiance en moi... En lui. Je déteste ce chat, surtout quand il prend cet air-là. Peut-être que je lui attribue des capacités qu'il n'a pas vraiment, mais quand il me regarde de cette façon, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer qu'il pense :

« Si en plus, tu es désagréable avec moi, tu ne t'en sortiras pas, pauvre type ! »

Je me redressais en soupirant. S'il n'avait pas son pâté, Dieu sait ce qu'il allait inventer pour me rendre la vie infernale.

Il m'a précédé dans le couloir. En passant, je jetais un coup d'œil dans un miroir pour voir de quoi j'avais l'air. Pas

de doute, un tank était passé sur ma tronche pendant la nuit, je voyais les traces des chenilles sur ma joue et ça expliquait mon mal de tête.

Dans la cuisine, pendant que le chat se régalaient avec son pâté en gelée préféré dont l'odeur ajoutait un petit plus à ma nausée, je sirotais un café.

Ensuite, une bonne flambée dans la cheminée, un CD de « Steve von Till » dans la platine, un autre café et m'installer pour passer le dimanche à écrabouiller le canapé. Le chat repu s'est pelotonné sur mes genoux en ronronnant, les griffes plantées dans le plaid.

Bien calé, bercé par la voix grave de l'artiste et par sa musique mélancolique, je me laissais aller, divaguant sur la soirée de la veille.

Un vieux pote m'avait invité à son anniversaire qu'il avait organisé dans le bar du village. Le début de soirée était passé à discuter du bon vieux temps, à présenter les cadeaux ; certains d'un goût discutable. On avait continué avec le buffet et un énorme gâteau d'anniversaire illuminé de toutes ses bougies. Les flashes avaient crépité, on avait embrassé notre hôte, lui jurant une amitié loyale et éternelle. Et pour finir, direction le bar pour écluser quelques whiskies en regardant les filles se trémousser sur des musiques préfabriquées. En prime, les deux ou trois inénarrables imitateurs de Michael Jackson, qui se décoiffent, se remontent l'entrejambe toutes les dix secondes et s'essayaient au « Moon Walk ».

L'ambiance s'était corsée après 1 heure du mat.

Le clou de la soirée, c'est la « Umpa » du groupe Finntroll (groupe de folk métal finlandais), une espèce de

danse folklorique, une polka viking mélangée à la musique métal.

La « Umpa » à la façon bigourdane n'a rien à voir avec la polka. On fait une ronde en levant les genoux en cadence, on passe entre les tables, une canette de bière à la main en beuglant les paroles en « yaourt ». On revient sur la piste faire la ola. On s'arrête pour vider la canette déjà bien entamée. Le dernier qui la finit, se jette sur le sol et les autres s'entassent sur lui. On se relève et on recommence. C'est un truc de mecs qui fait transpirer.

Attirés par le bruit de la fête, les incontournables connards du samedi soir étaient entrés dans le bar et s'étaient permis de critiquer notre bruyante façon de s'amuser. Bien sûr, ça n'avait pas traîné, les baffes et les chaises s'étaient mises à pleuvoir.

Après une heure de palabres embrouillées et plusieurs tournées, j'avais réussi à rentrer chez moi, titubant, collant de sueur, épuisé.

N'habitant pas très loin, j'étais venu à pied. Même la marche n'avait pas amélioré mon état. Je m'étais couché dans un état nauséux, me redressant plusieurs fois pour chasser le tourbillon qui me soulevait l'estomac et les vrombissements qui martelaient mon cerveau, avant de plonger dans ce cauchemar.

« Bravo, Martin, une belle soirée intelligente. »

Martin, c'est moi ! Martin Couraillat, dernier représentant de la famille Couraillat du clan de l'ours, natif et habitant d'un village des Pyrénées au-dessus de Lourdes.

L'ours, c'est l'animal totem de ma famille. Dans le patois « Lou Couraillat », le vagabond, c'est le surnom que l'on

donne à l'ours. Martin aussi, d'ailleurs ! Les bergers parlent de « Martin au pé descaous », de Martin aux pieds nus.

Mon père s'appelait Bernard, encore un prénom qui fait allusion à l'ours (Bern - ours et hard - dur en allemand). Costaud châtain clair, il avait un physique d'ours. Ma mère, narquoise, disait qu'il entrait en hibernation quand il s'évadait et faisait semblant d'écouter ce qu'elle lui racontait. Pourtant, en plus de sa physionomie imposante, il avait souvent dans les yeux cette lueur qui laissait croire qu'il était capable de maîtriser n'importe quelle situation.

Mon enfance a été bercée par les légendes et les histoires qui se racontent sur l'ours et les légendes des Pyrénées lors des veillées près du feu.

Ma grand-mère, une conteuse, m'apprenait les chansons traditionnelles. « Aquères Mountanhes », qu'elle appelait : la chanson de Gaston Phoebus (*chanson attribuée à Gaston Phoebus, Comte de Foix, sans confirmation historique*), « Montagne Pyrénées », bien sûr, « Petit Pierre ». Les récits et les légendes ; « la chanson de Roland » qu'elle prétendait connaître par cœur dans son intégralité (quatre mille vers).

Une légende, qu'elle aimait, racontait que nos ancêtres avaient recueilli une vieille ourse qu'ils avaient apprivoisé et qui était devenue domestique. Les femmes accrochaient leurs nourrissons à ses mamelles lorsqu'elles sortaient de la caverne pour les corvées (Contes et légendes des Pyrénées).

Devenu adulte, j'imaginai mal qu'un tel animal puisse partager la vie sociale d'un groupe humain. Les ronflements d'une bête de cette taille devaient rendre les nuits infernales et il devait être délicat de la pousser du coude pour que le bruit s'arrête.

J'ai gardé de cette époque des souvenirs émouvants. Une image persistante de ma grand-mère, alors que j'avais quatre ans et qu'elle me serrait contre ses genoux. Agrippé à ses jupes, le visage levé vers elle, je lui demandais en zozotant une sucrerie. Elle me fixait de son regard d'azur comme si sentant sa fin prochaine, elle voulait enfermer cet instant dans sa mémoire. Elle me murmurait.

« Mon petit ourson. Pour toi... Je serai toujours là. »

Ce souvenir m'est resté à cause de la gravité inhabituelle de son attitude. Elle qui était avec moi, toujours d'humeur agréable.

À l'école, j'ai découvert que les gens de la vallée parlaient de « la Couraillat » pour dire, la sorcière.

C'est aussi à cette période, que les bagarres avaient commencé avec les gosses de mon âge, dès qu'il s'agissait de ma famille et surtout de ma grand-mère. La cour de l'école était devenue le décor de tragédies, remplies de sermons d'allégeance et de trahisons, avec son lot de genoux écorchés, d'œil au beurre noir et de nez pissant le sang.

Vers mes huit ans, les habitants du village commentaient en chuchotant ce que ma mère appelait mes « oursonnades ».

Une fois, un paysan m'avait surpris dans mon rodéo préféré, qui consistait à me suspendre à la queue d'une vache après l'avoir excité. À ma grande joie, j'étais bringuebalé sur quelques mètres par la vache qui ruait en meuglant de peur.

Un jour, surpris en pleine action, j'avais détalé sous les injures de l'éleveur qui me menaçait d'un bon coup de fusil

s'il m'y reprenait et qui n'avait pas manqué de se plaindre auprès de ma mère.

« Vachement original ! » Avait ironisé mon père.

Caché, derrière la porte entrouverte de la cuisine, inquiet de sa réaction, je les avais espionnés. Le ton réjoui m'avait donné confiance et, j'étais entré en prenant l'air innocent. Ça n'avait pas marché et j'avais écopé d'une belle engueulade et d'une semaine de corvées ménagères, pestant sans discontinuer contre la capacité qu'ont les adultes à dissimuler leur humeur et leurs intentions.

En fait, j'étais en colère après mes parents. Ils s'étaient rencontrés à l'occasion du périple de jeunesse de mon père tandis qu'il faisait le tour des États-Unis en stop. Ils travaillaient dans un ranch au nord de la Californie où elle était employée à domicile et lui manoeuvre-saisonnier pour gagner quelques dollars et continuer son voyage. Pour ce que j'en savais, ils étaient tombés amoureux fous et s'étaient mariés. Ma mère était orpheline et mon père avait le mal du pays. Ils étaient rentrés en France et s'étaient naturellement installés dans son village natal, au fond de cette vallée des Pyrénées.

Chez nous, ce n'était pas la politique ou le choix du programme télé qui avait occasionné les disputes, c'était la religion. Ma mère, en bonne américaine créationniste, croyait à la Bible, à la genèse et même au diable, alors que mon père était, « libre-penseur et anarchiste », ou « mutualiste » selon le sujet et ce qui l'arrangeait.

Petit garçon, je me réfugiais auprès de ma grand-mère qui voyait mon désarroi. Plus âgé et ma grand-mère disparue, je parcourais la montagne dans tous les sens, suivant les bergers, passant d'un troupeau à l'autre, laissant mes parents sans nouvelle deux ou trois jours.

À 14 ans, je savais, où chausser mes skis pour avoir la meilleure poudreuse. Je connaissais tous les chemins de randonnée et les lacs où pêcher la truite.

Pour calmer mes ardeurs, mon père avait insisté pour m'inscrire au club de rugby. Chez nous, c'est le sport-roi. Tous les villages ont un terrain et une équipe.

Ah ! Le rugby ; sujet de nombreuses discussions familiales mouvementées et orageuses. J'ai hésité et résisté à mon père, car j'étais un rude sauvageon, un solitaire, amoureux de la montagne, digne héritier de mes ancêtres du « clan de l'ours ». Je méprisais les autres garçons de mon âge qui n'avaient à mes yeux, de montagnard que le nom.

Pendant, j'ai fini par accepter lorsque je me suis aperçu que mes parents, alarmés par mes fugues, ne se disputaient plus, évitant d'aborder entre eux les sujets qui les mettaient dans la zone rouge. J'ai compris qu'ils faisaient cet effort pour moi. Alors, je me suis soumis, un peu honteux de ne pas avoir vu leur angoisse, parce qu'ils s'aimaient et surtout parce qu'ils m'aimaient et qu'ils étaient inquiets pour moi.

Adapté au consensus familial, aux règles du rugby et à son esprit d'équipe, je me donnais dans ce que gamin, nous appelions, le « jeu des guerriers ».

Plus tard, mon père voyant les coquards, les lèvres fendues et le coût des dents ébréchées, a peut-être regretté son choix, mais il ne l'a jamais exprimé. Il venait à presque tous les matchs et était l'un de nos inconditionnels supporters. Il fallait le voir gesticulant, vociférant contre les actions de l'autre équipe ou les décisions « injustes » des arbitres ou encore, paradant dans la tribune, en vantant les exploits de son fils.

J'ai arrêté la compétition après le bac. Je ne voulais pas faire d'études et ne savais pas quoi faire de ma vie. Mon père, artisan maçon, aurait été heureux que je vienne travailler avec lui. Je le faisais pendant mes vacances, depuis que j'avais la force de soulever une brouette remplie de béton. Après réflexion, je m'étais décidé pour une carrière dans l'armée. Je rêvais de voyages et d'aventures et m'engageais dans les parachutistes.

J'étais en Afrique, quand ma mère est morte. Dès que je l'ai pu, j'ai mis fin à mes engagements pour rester auprès de mon père. J'ai repris l'entreprise de maçonnerie à sa mort. Une crise cardiaque l'a foudroyé moins de deux ans après ma mère.

À presque vingt-neuf ans, je vivais seul avec le chat. Trop peu d'entraînement et beaucoup de bagarres m'avaient éloigné des terrains de rugby. Ma seule activité sportive était le « kendo », l'art martial du sabre, une discipline que m'avait fait découvrir mon premier capitaine qui en était un adepte. Je n'avais pas vingt ans la première fois que je montais sur le tatami et, j'ai, partout où je suis allé, suivi des cours de kendo ou d'aïkido. Il y avait un club à Lourdes, où je passais plusieurs heures par semaine.

J'avais du temps libre, car je n'avais pas su me marier. La seule femme qui avait vécu avec moi désapprouvait que je refuse de voir un psy et était partie effrayée par mes nuits remplies de cauchemars. J'avais essayé pour lui faire plaisir. Au bout de quelques séances, j'avais décidé que je me sentais bien, malgré mes nuits tourmentées. Les rues des villes et le monde sont remplis de fous et d'abrutis et j'avais peur de changer Martin l'ours pour un Martin mouton.

Quand elle s'est rendu compte que je ne céderais pas, elle s'est éloignée de moi. Je n'ai pas eu un geste ni une parole pour la rassurer sur mes sentiments. À la suite d'une dispute où, les mots avaient dépassé nos pensées, nous étions restés quatre jours à nous regarder en « chiens de faïence », elle s'était décidée. Un matin, elle avait prononcé ce qui devait être pour elle, l'ultime carte.

« Martin, je te quitte... C'est fini. » Avait-elle ajouté, pour voir si je comprenais ce qu'elle ne disait pas. Avec ma finesse habituelle, j'avais coupé court aux explications en répliquant :

« C'est bon, barre-toi ! »

Pendant quelques semaines, je somrais dans la pire des déprimés. Au bout du compte, j'ai compris que je lui en voulais d'avoir eu le courage de cette rupture. Elle avait eu raison parce que je n'étais pas assez amoureux d'elle pour faire les concessions qu'elle attendait. Je me suis senti soulagé, mais je me suis maudit d'être aussi borné et pas assez courageux pour vouloir affronter mes fantômes.

C'est chaque fois la même chose, le lendemain de soirées trop arrosées, je fais ce bilan, mêlé de souvenirs d'enfance. Un cheminement inutile pour feindre de comprendre comment j'en étais arrivé là. J'en sortais toujours cafardeux.

Perdu dans mes pensées, à moitié somnolent sur le canapé et une tasse de café près de la main, j'ai réfléchi un moment à ce cauchemar. J'avais beau accuser les excès de la veille, je ressentais le besoin de combler un vide. Inutile de consulter un psy pour comprendre les symboles ; les chaînes, les clefs, la femme, le loup, etc.

Puis, je repensais à la nuit dernière et à la bousculade de la fête d'anniversaire. Cela me titillait l'esprit, les tables renversées, les chaises et la vaisselle cassée, le patron du bar qui s'était pris une torgnole. Il n'allait pas rater pareille occasion pour se faire payer par nos assurances un mobilier tout neuf et gagner un peu de fric pour préjudice moral sur le dos de clients indésirables. Je n'avais aucune illusion, il connaissait les participants à cette joyeuserie, donc, une plainte s'imposait avec mon nom en tête de liste.

Je jurais et me morigénais :

« T'avais besoin de ça ! »

Les gendarmes allaient débarquer, dans pas longtemps, avec la plainte déposée en bonne et due forme. Il y avait peu de risques qu'ils fouillent la maison, mais je n'avais pas envie qu'il trouve sur moi le pistolet que je planquais dans mon armoire. C'était un Glock 24, une arme illégale que j'avais achetée à un officier dans un pays en guerre, quelque part en Afrique. J'avais oublié de la déclarer, car c'est une belle arme que j'avais envie de garder.

J'avais rendez-vous avec mon ami Michel, un ancien sous-officier de la légion qui tenait un stand de tir. Il avait acheté une vieille ferme et il avait transformé à coup de bulldozer, les terres en plusieurs champs de tir à l'arc et à balles, un ball-trap et les dépendances en stand de tir. Il habitait le coin depuis plus de dix ans. Les vieux disaient en parlant de lui « le nouveau », à la différence de ceux qui, installés depuis moins de dix ans, étaient « les étrangers ».

Je m'étais inscrit à son club et nous avions sympathisé. Deux anciens militaires, qui se rencontrent, parlent

toujours de casernes. Je venais m'entraîner assez régulièrement, alors nous étions devenus amis.

Je lui avais déjà parlé de l'automatique et nous étions convenus de faire quelques cibles demain matin. Si les gendarmes arrivaient au moment où je partais, j'étais mal. J'appelais mon pote pour lui demander d'avancer à ce dimanche notre rendez-vous et lui décrivais la situation, ce qui l'a fait rigoler.

« Aujourd'hui ou demain, c'est pareil pour moi. Amène-toi avec ton flinc, tu feras tes cibles et je le garderai quelques jours pour m'amuser. »

Je tripotais songeur les clés de ma voiture, mais la Porsche rouge était trop voyante. Avec un soupir, je repoussais les clés et me décidais pour un footing de dégrassage qui éliminerait les toxines. Même si je me traînais, j'aurai presque aussi vite fait qu'en voiture. J'extirpais l'automatique de sa cachette dans l'armoire, le fourrais dans mon sac à dos avec les chargeurs et les boîtes de cartouches, au total plusieurs centaines de balles. De quoi dégommer un paquet de cibles. Le sac était plus lourd que d'habitude. Cela restait raisonnable et il était solide, donc, pas de risque qu'il se déchire et ou qu'il se déverse.

Mon intention était de m'élancer sur la route dès que j'aurai franchi le portillon. Une voiture, que je ne connaissais pas, stationnait devant le portail de ma voisine. J'ai ralenti le mouvement pour voir qui cela pouvait être. Tony, mon ami d'enfance, mon compère des quatre cents coups de la jeunesse, repoussait les battants du portail. Il déjeunait avec sa mère tous les dimanches. Nous étions voisins et amis depuis toujours. À l'époque de notre enfance, nos parents s'appréciaient et s'entendaient bien.

Nous passions souvent le dimanche ensemble. Tony avait une sœur, Jenny. Je me souvenais d'une fillette rousse et timide, qui cachait sa bouche dans sa main pour qu'on ne voie pas ses dents cerclées d'acier quand elle riait.

Je m'avançais les mains dans les poches du blouson de jogging.

« Au secours, au voleur, appelez les gendarmes. »
Criaï-je d'une voix de fausset.

Il s'est retourné pour me répondre joyeusement.

« Fais gaffe l'ours ! Que les gendarmes ne te t'attrapent par les oreilles comme un vulgaire lapin. »

Je me crispais, me bottant les fesses mentalement d'évoquer les gendarmes. Je n'étais pas pressé de les voir et me souvenais de ne pas traîner dans le quartier. Nous nous sommes donné l'accolade en riant. Montrant la voiture, une berline allemande neuve, je m'exclamais :

« Tu as encore changé de bagnole ! Mais tu ne connais pas la crise, toi. »

La porte côté passager s'est ouverte. Une jeune femme blonde est sortie de la voiture. Sur le moment, je ne l'ai pas reconnu, tellement elle avait changé. Elle souriait, resplendissante et s'est avancée vers nous.

« Ça alors ! Jenny ! tu es belle comme la reine des fées des légendes irlandaises. » Prétendais-je en l'embrassant.

Le visage levé, elle a ri, d'un beau rire plein de vie et de joie. Elle a pris le lobe de mon oreille entre le pouce et l'index et l'a tiré.

« Martin, vilain flatteur ! Tu ne connais aucune légende irlandaise et d'abord, où vas-tu ? »

J'inventais une histoire, éludant les détails mouvementés de la nuit précédente. Ils m'ont fait promettre de venir déjeuner avec eux. Tony aurait certainement planqué le flingue chez lui, mais cela m'ennuyait d'en parler devant sa sœur. Surtout, j'avais envie de dégommer quelques cibles alors, je m'en suis tenu à ma décision.

Je les laissais en les saluant d'un signe. Je courais sur la route puis, déviais trois cents mètres dans un chemin qui menait à un sous-bois.

Mon village se situe en moyenne montagne au fond d'une vallée. J'habite sur le côté gauche, un peu en surplomb. Une route étroite permettait d'arriver jusque chez moi. La maison, dont j'ai hérité, est une ancienne bergerie aux pierres apparentes, rénovée pour être moderne et confortable. Même si elle était trop grande pour moi, je n'envisageais pas de vivre ailleurs.

Cette route croisait un chemin de randonnée. En l'empruntant, on faisait le tour de la vallée en suivant le flanc de la montagne. J'ai couru pendant dix minutes en réfléchissant sur le parcours le mieux adapté à ma gueule de bois. Je me décidais à monter à la chapelle. De là, je redescendrai jusque chez mon ami Michel.

La chapelle est un ancien monument, en haut d'une colline. C'est une vieille église dont il ne reste qu'un bout de dallage usé autour duquel cinq colonnes abîmées par le temps forment un cercle.

Le monument est célèbre dans la région, les gens l'appellent « la chapelle de la porte invisible » (légendes du Béarn), car au centre, on avait soi-disant, la sensation d'être appelé vers un autre monde. Je pensais qu'il s'agissait de snobisme de la part de personnes, qui

voulaient que l'on croie à leur sensibilité particulière ou à leur dévotion.

Il fallait pousser sur les jambes pour arriver à cette chapelle, monter un rampillon bien raide. Arrivé en haut, vous ne pensiez qu'à admirer notre vallée.

Je débouchais du bosquet pour attaquer le chemin qui amenait à la côte. J'ai aperçu, en haut de la colline, un type qui admirait le paysage. Un bonhomme en bermuda avec un chapeau chinois qui lui cachait le visage.

« Drôle d'accoutrement pour la saison. » Pensais-je.

2 - La Porte

Il faisait froid, mais le soleil qui montait dans le ciel bleu promettait une belle journée.

J'arrivais en haut de la colline à bout de souffle. Le type au chapeau n'était plus là. Je restais un moment courbé, les mains sur les genoux. Puis, marchant près du bord, je reprenais ma respiration.

Un loup noir est sorti du bosquet, en bas de la côte, fonçant vers la chapelle à fond de train. Les cheveux de ma nuque se sont dressés. Mon esprit s'est effondré en pleine confusion. Incohérent, balbutiant, la respiration hachée par la peur, je marmonnais :

« Non, non, non ! C'est un vrai... C'est après moi... Ça peut pas. »

Pris de panique, je tournais les talons, un hurlement bloqué dans la gorge. Je sautais par-dessus un muret et fonçais au centre du monument sans remarquer l'étrange

transparence grisâtre qui tremblotait au milieu. Je la franchissais sans m'arrêter.

Le beau matin a fait la place à un crépuscule rougeoyant. Je glissais sur le pavé d'un chemin inconnu et manquais de tomber. Je me rattrapais et courais vers quatre types habillés de vêtements noirs.

Ils s'appuyaient contre un muret. Je distinguais derrière eux un château de pierres grises. Dès qu'ils m'ont vu, ils se sont avancés. Je hurlais aussi fort que je le pouvais.

« Attention le loup ! »

Dans un ensemble presque parfait, ils ont tiré une épée du fourreau dans leur dos. Les lames ont étincelé à la lueur du soleil couchant. Je me suis dit que je m'étais sorti des pattes du loup pour me fourrer dans la gueule du tigre. Cela ressemblait à une embuscade. Un deuxième animal, sautant d'un bond souple par-dessus le muret, a surgi derrière eux. J'ai fait demi-tour, sans demander d'explications. Je détalais vers le « passage », avec l'espoir que je calculais bien mon coup.

« Le timing, le timing... » Me répétais-je.

En même temps, j'avais retourné le sac à dos, le fouillant pour attraper le pistolet. Au moment, où j'atteignais les piliers, le premier loup l'a franchi à toute vitesse. Je pivotais l'arme à la main. Fléchissant les genoux, je poussais en arrière, en tirant deux balles sur le deuxième animal qui me rattrapait. J'ai entendu son hurlement de douleur et le crissement des griffes sur les pavés, dans l'effort que faisait l'autre pour s'arrêter, alors que je basculais de dos dans le rideau diaphane.

L'air a changé autour de moi, prenant la forme d'un tunnel. J'ai été propulsé ailleurs, de nouveau en pleine matinée.

Emporté par mon élan, je dévalais une pente, butais sur un caillou, tournoyais en cherchant à retrouver mon équilibre, pour m'étaler à plat ventre dans vingt centimètres d'eau. Je me contorsionnais, pointant le pistolet entre mes genoux relevés, les fesses dans l'eau, certain de voir les bêtes et les types me tomber dessus.

Rien ni personne. Médusé, j'ai vu, en haut de la pente, le voile gris entre les blocs de granit s'effacer d'un seul coup. Surpris, je levais les yeux, tentant d'accuser la lumière du jour de me jouer un tour. Le soleil était à dix heures, l'air était clair et sentait bon. Je me relevais, dégoulinant. Je goûtais un peu d'eau dans le creux de ma main. Pure ! J'étais au bord d'un fleuve ou d'un lac, dans une lande caillouteuse. Je remontais la pente, en criant.

« Y a quelqu'un, ici ? »

D'abord, pas trop fort puis, au fur et mesure que mon assurance me revenait, je criais plus fort jusqu'à sentir mes cordes vocales se voiler.

« Arrête, y a personne. » Quand je parle tout haut, comme ça, c'est que ça ne va pas.

Je m'intéressais, ensuite aux deux monolithes de granit. Malgré les émotions qui se mélangeaient en moi, j'étais sûr d'avoir vu le voile gris. Planqué dans le caillou, il y avait une machine fabriquée avec des techniques d'avant-garde, qui permettait à l'appareil de fonctionner. Les autres fois, j'avais dépassé les piliers qui définissaient la limite du système. Là, il n'y avait que la roche.

Concentré, j'allais et venais plusieurs fois entre les blocs. Je les palpais, cherchant fissures, boutons ou fente pour carte à puce. Ils étaient exempts de ce genre de dispositif. De la technique de pointe au milieu de nulle part. Des formes naturelles, à peu près identiques, dans une contrée inconnue et déserte. J'abandonnais les monolithes et posais un regard attentif sur le paysage. Un désert de cailloux où ne vivaient que des oiseaux. Des centaines et des centaines d'oiseaux d'espèces différentes, qui piaillaient, roucoulaient, se disputaient et chiaient à qui mieux mieux.

Mon esprit tournait en roue libre, se posant des dizaines de questions. Évitions de mentionner le chapelet de jurons (presque tous ceux que je connais y sont passés et j'en connais au moins autant que vous). Disons que cela se résumait à :

« Je suis où ? Pourquoi moi ? »

Je m'asseyais sur un rocher et me déshabillais, étalant dans l'herbe mes affaires trempées pour qu'elles sèchent pendant que je faisais l'inventaire de mon sac à dos.

Je savais ce qu'il contenait, pourtant j'avais besoin de toucher mes affaires, de reprendre contact avec la réalité et de faire le point de la situation. J'ai vainement essayé le portable pour finir par le ranger, avec la carte bancaire, dans une petite poche intérieure du sac. Le portable me servait de baladeur et je pressentais qu'il fallait économiser la batterie pour en profiter longtemps.

Le reste me serait utile. J'ai appris au cours de mes nombreuses randonnées et à l'armée, qu'un sac à dos avec un minimum de poids pouvait contenir de petits objets très utiles en cas de problème. Des dessous de rechange (slip, chaussettes), un k-way, une petite trousse de secours

(pommade cicatrisante, sparadraps, désinfectant, cachets divers), un nécessaire de toilette (brosse à dents, dentifrice, peigne, rasoir), du fil de nylon, un sachet d'hameçons, des petites jumelles, une gourde, un couteau de chasse, un cutter, un briquet et une boussole, des crayons et des feuilles de papier. Et évidemment, le pistolet, les chargeurs et les boîtes de cartouches qui, eux, ne font pas partie de la panoplie du randonneur.

Un peu rasséréiné, je repensais à tous ces événements. Il n'y avait aucun doute, quand j'avais traversé la chapelle, j'étais passé d'un endroit connu à un endroit inconnu. La chose me paraissait extraordinaire, encore plus que la taille anormale des deux bêtes. Cependant, j'avais refranchi les piliers et au lieu de me retrouver en haut de la colline, quelqu'un m'avait amené ici et avait refermé le passage derrière moi. En espérant, qu'il l'ait fermé à double tour pour empêcher les types du comité d'accueil et leurs monstres inquiétants de me poursuivre.

Pfff ! Quand je repense à tous les sarcasmes dont j'avais usé pour me moquer de ceux qui déclaraient discerner la puissance de cette porte.

Je me redressais d'un coup de rein. L'idée venait de me traverser l'esprit dans un éclair.

« C'est parce que tu es mort. »

Ce n'était pas mon truc, mais j'avais entendu parler de ces gens qui, morts un court instant, parlaient d'un tunnel menant vers une vive lumière. Je me souvenais d'avoir traversé une sorte de tunnel. Puis, je me calmait, décidant que j'étais vivant, car j'avais faim et une forte envie d'uriner.

Une autre vérité s'insinuait en moi sous la forme d'une comptine au refrain lancinant.

« T'es pas sur terre, t'es pas sur terre... »

J'étais où, alors ?

Je laissais mon esprit vagabonder. Peut-être que j'étais toujours en France, au bord d'un fleuve. La Loire ? La Garonne ? Revenu en arrière dans le temps ? Combien de temps ? Trois mille ans, cinq mille ans ?

« Non, ce n'est pas ça ! » Troublé, j'ai remballé mes affaires en continuant de réfléchir.

« Téléporté ? Il paraît que c'est impossible. »

Cela y ressemblait quand même beaucoup. On m'avait conduit ici indemne. Et même, on m'avait sorti d'un guet-apens. Il ne pouvait s'agir que d'un groupe de gens bien organisé et bien outillé. Comme ils n'avaient pas l'air pressé de se présenter, il fallait que je m'occupe de ma sécurité et de mon confort. Je devais trouver un abri avant la nuit et si possible à manger. Je ne m'inquiétais pas. Avec tous ces oiseaux, je trouverai assez d'œufs pour deux ou trois repas.

Je marchais la matinée entière, parcourant la lande envahie par les oiseaux. Je traversais un bois et trouvais une large plaine vallonnée et herbeuse. Près d'un cours d'eau, j'installais un campement. Un névrosé en moi a pris le contrôle, vérifiant et examinant. Les insectes (pas de nid de fourmis), les serpents (je n'en trouvais pas), les animaux (il fallait les tenir à distance).

« Il me faut du feu ! »

J'ai ramassé un gros tas de bois sec pour la nuit. Épuisé, j'ai fini par m'endormir, recroquevillé sur le sol.

3 - Solitude

Six mois plus tard, je m'étais accommodé de la situation. Désœuvré et piqué par la curiosité, j'avais poussé mes investigations loin vers le sud.

Après la lande de rochers et la plaine herbeuse, il n'y avait qu'une forêt. La traverser s'est avéré moins pénible que je ne l'avais pensé. C'était une forêt primaire du type européen avec beaucoup de chênes et de hêtres, certains avec un tronc, à la base de plus de deux mètres de diamètre. Des arbres très vieux, dont la canopée se situait au-delà des trente mètres. Les feuilles qui masquaient le sol, les ronces, les fougères, les branches et les troncs d'arbres abattus, rendaient la progression difficile par endroits. Cependant, souvent l'espace entre les arbres était aussi large que les rues de mon village alors, j'avancerais vite. Le couteau de chasse, modèle Rambo, a été mis à rude épreuve. Manié comme une serpette, il m'a ouvert un chemin praticable dans les épais fourrés, car mis à part, des pistes de cochons sauvages ou de daims, il n'y avait parfois aucune voie dans ce mur végétal. Mon poids (environ cent trente kilos) et mon gabarit ne m'avantageaient pas, quand la futaie se composait d'arbustes et de ronces dans les parties qui avaient brûlé. Lorsque la foudre tombait sur du bois mort ou sur de vieux arbres, le feu prenait et nettoyait tout. Les cendres fertilisaient la terre et la végétation reprenait vite le dessus, souvent un fouillis de fougères, de ronces et de jeunes pousses. Par chance, si j'ai subi quelques orages, je n'ai pas eu d'épreuve du feu. Dans ces moments, la solution

était de continuer d'avancer avec précaution ou de trouver une grotte.

La boussole m'était utile, car à force de contourner les bosquets touffus, les amas de rochers, ou de chercher un gué pour traverser les nombreuses rivières et les cours d'eau, je perdais le cap au sud.

Le couteau m'a aussi permis de me fabriquer un bon bâton que j'utilisais comme une lance. Je n'ai rien tué de cette manière, mais j'arrivais quand je la touchais, à assommer la bête. Je courais la ramasser avant qu'elle ne reprenne conscience. Le gibier était abondant et facile à chasser.

Très vite, j'ai été repéré et suivi d'une bande de jeunes loups. Le soir, je devais m'installer à un endroit dégagé pour allumer le feu. Leurs yeux luisaient dans la nuit. Ils attendaient que je finisse mon repas pour s'approcher un peu, car depuis qu'ils me suivaient, j'abattais avec le pistolet du plus gros gibier. Il leur restait de quoi se remplir la panse gratuitement. J'étais donc passé du statut de casse-croûte à celui de chef cuisinier.

Ils ne ressemblaient pas à l'énorme loup noir, la créature de cauchemar. C'était de beaux animaux avec une fourrure foncée sur le dos et claire sur le ventre. Ils ne se sont jamais assez approchés pour que l'on fasse connaissance et que l'on devienne copains. L'animal à deux pattes et son petit bâton de tonnerre leur faisaient trop peur.

Dès que je gravissais une colline, je grimpais dans un arbre pour examiner les environs avec les jumelles. Enfin, un matin, perché et calé dans un chêne gigantesque, en haut d'une colline que je venais de grimper, j'ai repéré un

lac qui déversait de belles cascades et des torrents dans la rivière de la vallée en contrebas.

Jugeant les avantages multiples, je décidais de m'installer dans le coin. J'ai lutté contre l'envie de m'avancer davantage vers les hautes montagnes qui se profilaient au sud. Je me suis promis que si la situation se dégradait, j'irais pour y mourir. J'ai écarté ces pensées défaitistes et changé de raisonnement. Je m'étais déjà trop éloigné du passage de téléportation.

Ce lac me paraissait un bon endroit pour observer et attendre patiemment. Tous ceux qui emprunteraient la porte devaient arriver jusqu'ici. Il fallait être prêt pour saisir toutes les opportunités.

Près de la rivière en contrebas du lac et loin des bruyantes cascades, j'ai découvert une grotte étanche et confortable.

L'entrée donnait sur un bloc de granite plat qui faisait une bonne terrasse. Une table et un banc fabriqués avec des rondins servaient pour que le dépeçage du gibier ou pour que le nettoyage des poissons n'empuantisent pas la caverne.

Une solide porte, construite avec des rondins, me protégeait des bestioles. Les mammifères comme les loups et les ours convoiteraient mon repaire quand le froid arriverait et il n'était pas question de partager avec eux.

Même pour un maçon, fils de maçon, cela n'a pas été facile de bâtir un conduit de cheminée avec des galets et des blocs de roche cimentés de terre. Des travaux prioritaires destinés à m'assurer une bonne chaleur l'hiver venu. Je craignais cette saison alors, je me préparais pour

ne pas trop en souffrir. Du bois était stocké en quantité dedans et dehors en prévoyance.

La caverne comptait trois "pièces" : une entrée cuisine, une chambre et une réserve. Le long d'une des parois de la cuisine, un plan de travail, fait, lui aussi, avec des rondins, sur lequel j'essayais de fabriquer des fromages. Dans un coin un bloc de pierre, assez creux pour être rempli d'eau propre, me servait de lavabo.

Fumer un peu de viande en la suspendant aux pierres de la cheminée, franchement c'est difficile. Je n'avais pas la technique et la viande pourrissait. J'avais du mal à faire des réserves par manque d'ustensiles surtout de bocal ou de marmites.

Dans la chambre, une tente montée avec une armature de bois souple recouverte de peau me protégeait de l'humidité et de la fraîcheur. Le lit spartiate, un cadre de rondins et une paillasse d'herbes séchées et tressées, supportait ma carcasse. La doublure du sac à dos, remplie de plumes, me servait d'oreiller.

Le sol, pavé de pierres plates colorées, égayait un peu l'ambiance monacale.

Aménager ce refuge m'avait pris du temps, alors que j'étais obsédé par la recherche de nourriture. J'avais perdu les kilos superflus. Je n'étais pas fatigué et n'avais pas peur des carences alimentaires. La chasse et la pêche fournissaient la viande et le poisson. Pour les fruits et les légumes, j'observais les animaux qui se nourrissaient de racines et de fruits, goûtant avec prudence les aliments que je découvrais.

Les principaux problèmes étaient les réserves alimentaires et les vêtements. Maintenant que j'étais

installé, mes journées étaient consacrées à chasser et à chercher les fruits et « légumes » ; plutôt des pousses et des racines. Pour savoir quels étaient les bons fruits, il suffisait d'observer les oiseaux et les rongeurs pour dégoter des légumes. Je mangeais à ma faim, ce qui représente des gamelles bien remplies quand on pèse dans les cent trente kilos. Si je dormais mal et si j'avais un peu de mal à repousser la torpeur du matin, c'était à cause du lit qui manquait du confort habituel. Je me tournais et me retournais sur cette paille en réfléchissant à ma situation, ponctuant invariablement les séquences par un :

« Martin, t'es dans la merde ! ». Avant de plonger dans le sommeil.

Peut-être aussi l'envie, ou plutôt le manque d'un bon café le matin. Un tas de choses insignifiantes auxquelles on ne fait pas attention dans une vie normale.

Pour la musique, c'était la même chose. Bien qu'économisée, la batterie du lecteur n'avait pas tenu un mois. Ce « bruit » disparu, qui me rattachait d'un lien ténu à ma civilisation, à mon époque, a augmenté le silence. Cette disparition a rendu encore plus cruelle ma solitude remplie d'incertitudes et d'angoisses.

Je n'utilisais pas le pistolet de peur de manquer de cartouches. La fabrication, d'un bon arc et de flèches, a mis mes nerfs et ma patience à rude épreuve. Les flèches étaient difficiles à fabriquer. La technique de l'empennage dépassait mes compétences. À force d'essayer, je suis arrivé à un résultat probant. Mes flèches étaient solides et fiables, tant que la distance était raisonnable. Pour multiplier mes chances, j'ai essayé de bricoler des collets et des pièges. Ce n'était pas ce qui marchait le mieux. De temps à autre, un lapin se faisait prendre. En général les

prédateurs l'avaient bouffé avant que j'arrive. Pourtant, je ne m'en faisais pas trop. Le gibier, facile à chasser, abondait autour du lac qui était rempli de poissons succulents. Des tanches tellement grosses qu'elle me régalaient pendant deux repas avec une seule d'entre elles.

Un glacier, dans des temps reculés, avait raboté une coulée jusqu'au lac. C'était maintenant, une plaine herbeuse où paissait un immense troupeau de ruminants en tous genres. J'y trayais des herbivores nerveux, approchés et amadoués avec un peu de sel. Ils broutaient en groupe. Les grands s'occupaient de dégager les intrus. En les tuant, je récupérais la viande, la peau, et la précieuse présure, dans l'estomac, qui permet de faire les fromages.

Trouver du sel, c'était un coup de chance. En explorant au sud du lac, j'avais découvert une source résurgente salée. Il devait y avoir dans le sous-sol une couche de sel gemme, perforée par un filet de la rivière qui coulait près de la source. La pression à travers une faille faisait jaillir l'eau non loin sur une roche plate. Les traces blanchâtres du sel sur la roche, avaient attiré mon regard par hasard. Le plus difficile était de remplir la gourde. Ensuite, il fallait la vider dans une marmite de granit. L'importante teneur en sel suffisait à évaporer l'eau. Il ne restait qu'à récolter le sel au fond de la marmite.

Le matin, mon petit-déjeuner se composait d'un peu de lait, de fromage et de miel. J'avais trouvé une ruche et manqué de mettre le feu à une partie de la forêt, en essayant d'enfumer les abeilles, mais ça valait le coup, (*un peu de douceur dans ce monde brut*). Il y avait des châtaigniers à l'ouest du lac et le miel de châtaignier, hhhmmm! C'est bon. Un peu fort, mais bon. Autre avantage du châtaignier, avec les feuilles, on emballe le

fromage frais, ça donne un petit goût. Bon, je passe mes mésaventures sur la fabrication du fromage de chèvre maison. J'arrivais, tout de même, à un résultat appréciable.

Puis, je prenais un peu de temps pour tenir ce journal et dessiner un plan détaillé de mon territoire sur un rectangle de papier où, je rajoutais des éléments au gré de mes investigations.

Au centre, le lac et les endroits où la forêt laissait la place à des plages de boue, de cailloux et de rochers, à l'Est, des collines et des forêts et la prairie qui finissait en plage boueuse, au sud, des collines et des forêts, à l'Ouest, des collines et des forêts et, au nord, après les collines et la forêt ; la plaine avec la lande de rochers et de cailloux par où j'étais arrivé. C'était le secteur le moins exploré bien que je l'aie traversé, guidé par ma boussole.

Je regrettais de ne pas pouvoir marcher jusqu'au passage pour l'examiner et voir s'il avait servi à nouveau, ou pour rechercher des traces qui prouveraient la venue d'autres personnes. J'étais peut-être descendu trop loin vers le sud, mais je n'avais aucune envie de rebrousser chemin, même si certaines nuits, je cauchemardais, rêvant par exemple, que je rechargeais mon portable sur les piliers et que j'appelais un taxi. Chaque fois que j'y pensais, je remettais le voyage.

« D'abord, assurer le quotidien et de toute façon, qui passe la porte, passera par ici. »

C'était une litanie dans ma tête. Il fallait faire confiance à l'instinct. Dans ces contrées inconnues, c'était mon seul repère, même si je doutais parfois de sa fiabilité.

Un jour, alors que je rentrais en traînant un brancard chargé de provisions, le rugissement d'un félin m'a alerté.

Prudemment, je montais dans un chêne avec les jumelles. La dispute venait d'une plage, une sorte de « no man's land » qui bordait le lac où les animaux s'abreuyaient en paix.

Trois félins, beige clair, qui ressemblaient à des pumas, affrontaient un énorme loup noir. Un des félins semblait blessé à l'épaule et le museau du loup saignait. Il reculait vers l'abri des bois, le poil de l'échine hérissé. Ses babines retroussées dévoilaient une rangée de dents impressionnantes. Tout à coup, il a levé la tête, les oreilles dressées. Son regard a rougeoyé, avant qu'il ne disparaisse dans l'ombre des bois.

Je restais dans mon chêne à réfléchir. Le monstre refaisait son apparition sur mon territoire restreint. Cela changeait la donne. Pendant un instant, je jubilais. Maintenant, reposé et averti, j'étais prêt à l'affronter. Il me fallait un plan pour le coincer. Petit bémol, c'est quoi un bon plan dans cette situation ?

Un peu déprimé et redescendu au sol, j'ai chassé les oiseaux qui, pensant que je leur organisais une table d'hôte, piochaient sans vergogne dans mes provisions.

Le lendemain, je triais les peaux de mon stock pour me fabriquer un holster.

Mes habits avaient triste allure. Je les lavais régulièrement et ils étaient usés et déchirés. Le temps avait passé, et il devenait urgent de leur donner des remplaçants. J'essayais de tanner des peaux dans une baignoire de granit sur la berge de la rivière qui coulait en bas de la grotte.

Mes connaissances en tannage étaient superficielles. Il aurait fallu du chrome pour tanner de bonnes peaux souples et solides et je ne savais pas où le chercher.

Jusque-là, les résultats n'étaient pas très convaincants. Tenailé par la peur de me retrouver à poil l'hiver venu, je poursuivais assidûment mes expériences. D'ailleurs, j'avais réussi un poncho avec une cagoule fermée par la doublure en nylon transparent du blouson de jogging et des gants. Bien que mal faite, cette panoplie m'avait permis de récolter le miel des abeilles sauvages.

Le loup noir hantait mon esprit. Pourtant, je pouvais être sûr de plusieurs choses. D'abord, il était à ma poursuite, sinon que ferait-il sur une planète inconnue et déserte. D'autre part, il s'approchait de moi, puisqu'il rôdait aux abords du lac et qu'il finirait par localiser la caverne. Enfin, il était accompagné. Quelqu'un avait tripoté les piliers pour entrer et pour mener la traque.

Malgré la précarité de la situation, je n'étais pas totalement démuné. J'avais de l'expérience, la connaissance du terrain et j'étais armé. Un Glock et trois cents cartouches, ce n'est pas rien. D'accord, pour être sûr de toucher la cible, il valait mieux être près et cela augmentait les risques.

Pour avoir des réponses, il fallait devenir le chasseur. Calmé par la logique de cette décision, je m'organisais. J'ai conçu quelques pièges. Répartis autour de la grotte, ils devaient servir davantage à me prévenir du danger, plutôt qu'à neutraliser le puissant animal.

Ensuite, je sacrifiais une feuille de papier pour dessiner une carte, séparer le terrain en secteurs et planifier mes recherches.

Les jours suivants, j'arpentais les secteurs définis sur la carte, sans déceler une trace de patte. Je changeais alors de tactique et installais un poste d'observation dans un

arbre. De là, c'était facile de surveiller les plages autour du lac où les animaux venaient s'abreuver.

Calé sur une branche, abrité du soleil qui tapait dur en cette saison, j'observais les contours du lac à la jumelle. Un après-midi, je le repérais en train de se baigner à l'opposé du lac. Un rapide calcul de la distance à parcourir m'a dissuadé de tenter l'aventure.

Le lac avait la forme d'une ampoule. Une partie circulaire, d'un diamètre d'environ de quatre kilomètres et un bras étroit ; d'une rive à l'autre moins de quatre cents mètres. L'arbre qui me servait de perchoir était proche de cette partie. Faire le tour en courant jusqu'à l'autre rive semblait inutile. Le bout du bras surplombait un vallon où, le trop-plein du lac s'écoulait pour devenir de nombreuses cascades. À cette saison, leur franchissement était compliqué et dangereux pour les plus importantes. Ensuite, il y avait une zone marécageuse qui ne facilitait pas une progression rapide.

Pendant qu'il se baignait, je quadrillais les taillis derrière lui avec les jumelles. Sans surprise, j'ai distingué une forme grisâtre qui restait à l'ombre des bois.

Tôt le lendemain, je me pointais à l'endroit où il avait pris son bain. Je grimpais dans un arbre pour surveiller le secteur et pour l'attendre.

Guetter est un moment où il est difficile d'empêcher l'esprit de vagabonder. C'est la solitude qui tue l'esprit, lui interdisant même de rire. L'analyse est orientée vers la situation pour qu'elle ne devienne pas encore plus catastrophique. Cela consiste souvent à trier les priorités pour chercher des solutions alimentaires et pour assurer sa sécurité. L'instinct de survie prend le pas sur le reste.

Ce jour-là, j'ai attendu en vain que la bête pointe son museau. Je rentrais à la nuit, inquiet et désappointé.

Pendant plusieurs jours, il apparaissait à différents endroits autour du lac, sans un schéma dans ses déplacements qui m'aurait permis d'établir une stratégie, voire un guet-apens. J'en venais à penser qu'il se jouait de moi et attendait que ce soit moi qui fasse l'erreur qui me mettrait à sa merci.

Son maître n'était jamais loin, caché dans l'ombre. C'était toujours difficile de le distinguer. Il semblait grand et peut-être, portait une cape. Je voyais de temps en temps un long vêtement qui devait être orné de bijoux, car il scintillait quand un rayon de soleil les accrochait.

Un après-midi, parti du dernier endroit où il était apparu, je remontais ses traces, en espérant qu'elles me menaient à sa tanière quand, je tombais sur le cadavre d'un homme.

Dire que ce fût un choc, c'est en dessous de la vérité. Comment un homme pouvait-il être sur MON territoire ? Un territoire que je croyais connaître comme ma poche (enfin, ce qui restait de ma poche !) et où je me croyais seul et abandonné.

L'automatique dans la main, je m'accroupissais et examinai les lieux. Le terrain, dégagé à cet endroit, offrait peu de cachettes. Je fouillais un périmètre suffisant à ma sécurité. Une fois satisfait, j'utilisais les jumelles pour élargir la zone. Rien n'a retenu mon attention.

Peu rassuré, je me suis approché de la dépouille. Avec une grosse branche, je la remuais afin de m'assurer qu'elle ne déclenche aucun piège. Un peu plus confiant, j'ai saisi un pied pour sortir le corps de l'ornière dans laquelle il était recroquevillé. Je le lâchais aussitôt et reculais le cœur au

bord des lèvres. Le cadavre n'avait pas de tête. L'arme à la main, je me payais un nouveau tour d'horizon de ma zone de sécurité, avant de le tirer dans l'herbe.

Enfin, je me penchais pour l'examiner. Bien qu'il n'ait pas de tête, c'était un homme. Taille et corpulence moyennes, teint clair.

Il portait une combinaison grise, déchirée et maculée à la poitrine, à cause d'une blessure énorme et poisseuse de sang. La morsure d'une gueule puissante remplie de dents tranchantes. Le monstre l'avait tué et amené jusqu'ici pour que je le trouve. Il l'avait happé d'un coup, broyant également le bras gauche. Il avait dû être très rapide et d'y penser m'a rendu nerveux.

Je soulevais le tissu aux déchirures pour fouiller l'homme. Je ne mettais la main sur aucun papier, ni quoi que ce soit qui aurait permis de l'identifier.

J'ai gratté la terre avec pierre et bâton pour approfondir l'ornière et le remettre dedans.

Avant de le recouvrir de grosses pierres, je lui retirais ses chaussures. Elles ressemblaient à des baskets en tissu. Sans état d'âme, je me débarrassais de mes tennis en lambeaux pour enfiler ces étranges bottes. Au début, elles se sont chaussées difficilement et, surprise ! Elles se sont adaptées à ma taille, un peu au-dessus de la normale. Tout content, je marchais à grands pas pour tester le confort de ces nouvelles godasses.

J'avais baissé ma vigilance. À la périphérie de mon champ de vision, un petit herbivore a déguerpi dans la panique. Je pivotais mon arme brandie.

Nouveau choc ! À moins de cinquante mètres, là où la forêt s'épaississait, se tenait le loup noir, la truffe levée au vent, la gueule entrouverte. Puis, il a décampé.

J'ai couru, sautant par-dessus les obstacles, en comptant les mètres :

Quarante, trente-cinq mètres. « Bouge pas bâtard, je vais t'avoir ! » Hurlais-je.

À trente mètres, je stoppais, levais l'arme pour tirer. Pffuit ! Disparu, l'animal. Je redémarrais aussi sec, zigzaguant dans la végétation, essayant de ne perdre, ni ma vitesse ni la piste de la bête que je voyais filer dans la pénombre.

Comme un fou, je grimpais une butte. Dans la descente, pénétrant dans un fourré de branches et de feuilles, les bras tendus, les mains jointes pour percer la végétation, je heurtais un tronc de l'épaule. Je m'étais dans un tapis de feuilles et de ronces. Relevé d'un bond, les dents serrées, la rage en dedans, je m'immobilisais derrière un buisson en me demandant si je n'avais pas fait trop de bruit. J'entendais quelque chose ! Des gens parlaient et ils parlaient fort.

Je me coulais au sol et rampais sous un arbre renversé envahi de fougères. J'inspectais le terrain pour repérer d'où venaient ces voix.

Je m'approchais en rampant dans les fougères et les taillis. Je contournais un bosquet touffu pour me cacher dans un taillis près des types que j'entendais.

Ils étaient deux. Je ne comprenais rien à ce qu'ils disaient, mais la discussion semblait orageuse. Ils étaient vêtus de noir et portaient des épées accrochées à leur ceinture. Ils m'ont rappelé les quatre hommes qui

poireautaient près du château. Cela m'a incité à la prudence.

C'est le petit qui gueulait sur un homme plus grand que lui. Celui-ci ne mouftait pas. Il se tenait les épaules voûtées, la mine déconfite malgré le gros fusil entre ses mains.

À quelques mètres d'eux, il y avait un étonnant véhicule qui ressemblait à un bateau à fond plat de six mètres de long, suspendu en l'air, à un mètre du sol.

« Peut-être que leur caisse est tombée en panne et que le petit accuse le grand ? » Me demandais-je.

Je me suis dit aussi que si je me levais et que je les apostrophais dans le genre :

« Hé ! Salut les gars, siouplait, z'auriez pas une p'tite cigarette. »

De voir apparaître derrière eux, un type, sale, chevelu et barbu, vêtu de haillons, qui baragouinait des trucs incompréhensibles, leur donnerait la peur de leur vie et ils allaient me trouer la couenne vite fait, bien fait.

Il n'était pas question de les agresser, même avec l'effet de surprise, je doutais d'avoir le dessus. Ils étaient armés, avaient l'air en forme et entraînés et ils attendaient du secours. Ne pas oublier, non plus, que le loup rôdait dans le coin. Ou ces types étaient ignorants du danger qu'il représentait, ou bien ils maîtrisaient la bête. S'ils me coinçaient, mes affaires prendraient du mordant.

Dans tous les cas, ils avaient l'air confiant. Peut-être, qu'ils promenaient ce loup et attendaient qu'il ait fini son petit pipi, popo ?

Ils se sont éloignés encore du véhicule, le petit toujours en parlant et en gesticulant. Je reportais mon attention sur leur engin et m'approchais davantage. Je pouvais peut-être les dévaliser, prendre leur paquetage, des rations, des conserves et des habits de rechange.

Concentré, les surveillant du coin de l'œil, je montais dans l'appareil qui s'est un peu incliné sous mon poids. Il était différent d'un hors-bord, il y avait six places en trois rangées de sièges avec une allée au milieu. Il ressemblait plutôt à un bus avec le poste de pilotage à droite. L'espace derrière les sièges, où je pensais trouver les paquetages, était vide. Il n'y avait rien. J'accusais le coup, accroupi immobile, derrière la rangée de sièges.

Leurs voix et les bruits qu'ils faisaient en marchant se sont rapprochés. Je tripotais le panneau du compartiment moteur dans tous les sens pour comprendre qu'il était coulissant. À plat ventre dans le réduit, j'ai refermé le panneau. Ce n'était pas le moteur, mais un coffre où étaient rangés des sacs rigides qui ressemblaient à des hottes. Les paquetages étaient là, laissant à peine assez de place pour ma carcasse. Je ne pouvais pas les ouvrir sans risquer de faire du bruit. Contrôlant ma respiration, je restais immobile, essayant d'évaluer la situation.

« Si le loup monte là-dedans... T'es fait comme un rat »
M'inquiétais-je.

Un véhicule était arrivé sans faire de bruit, car tout à coup d'autres voix ont résonné. Ils ont discuté pendant un moment puis, il a eu des bruits métalliques et enfin une secousse. Le véhicule a bougé. Ils le remorquaient. En faisant coulisser le panneau, j'ai vu le dos de deux hommes assis, mais pas de loup.

Malgré la précarité de la situation et le stress, j'ai dû m'endormir, bercé par le glissement de l'appareil.

Des éclats de voix m'ont réveillé. Pendant quelques secondes les battements de mon cœur se sont affolés. Nouvelle secousse et le véhicule a bougé.

Des portes métalliques se sont ouvertes, se sont refermées, des gens ont parlé et l'engin a tangué. On était arrivé. Alors, je me suis tortillé pour me coller au fond du coffre. Heureusement, car le panneau a coulissé et les sacs ont été extraits du réduit.

Comment ne m'ont-ils pas vu ? Je n'en ai aucune idée. Le panneau s'est refermé, me laissant le cœur battant, la respiration bloquée et le flingue à la main.

Dès que les voix se sont éloignées, j'écartais un peu le panneau et patientais jusqu'à ce que tous les bruits d'activité disparaissent.

4 - Le bunker

Enfin hors de l'engin, j'ai exploré les lieux. Ils avaient conduit leur bateau aérien dans un vaste hangar où étaient garés de nombreux véhicules.

Pénétrer dans les bureaux en préfabriqué n'a posé aucune difficulté. Les portes n'étaient pas fermées à clef. Elles s'ouvraient sur des pièces au mobilier succinct ; des tables, des chaises et des armoires. Je me soulageais dans les toilettes du vestiaire, profitant avec plaisir de ce confort qui me manquait tant. En fouillant les placards, je trouvais d'abord des chaussures montantes. De grosses bottes avec une semelle, qui se sont enfilées comme des

chaussettes. Elles ressemblaient davantage à des « rangers », alors que celles du mort ressemblaient à des chaussures pour personnel d'entretien. Elles m'ont semblé plus adaptées à ma situation. Elles aussi étaient trop petites, mais quand je les ai essayées, elles se sont ajustées à mon pied. Leur couleur a changé pour les appareiller à celle du pantalon.

Admiratif, je restais un moment à contempler mes pieds. J'ai refouillé les placards, dénichant une combinaison noire et un blouson qui se sont proportionnés à ma taille et à ma corpulence. Ils étaient faits dans une matière fine et douce. J'ai tiré dessus pour tester sa résistance. Rassuré, j'ai continué mon exploration, après avoir planqué les chaussures du mort et mes guenilles au fond d'un placard.

Dans les vestiaires, comme partout ailleurs, il y avait des douches. Je m'appropriais une cabine et me délectais d'une douche chaude en sifflotant la « Marseillaise ». En sortant de la cabine, mon image dans un miroir m'a renvoyé dans les placards chercher un nécessaire de rasage. J'ai trouvé plusieurs trucs et machins avec les crèmes et les lotions qui sentent bon. Je jetais mon dévolu sur ce qui ressemblait au bon vieux coupe-chou de nos grands-pères. J'en profitais pour raccourcir ma chevelure devenue trop abondante. Je me contentais de raccourcir, car les deux types dans les bois avaient les cheveux mi-courts.

Je me rhabillais et constatais que le blouson et la combinaison possédaient les poches nécessaires pour cacher le pistolet, les chargeurs et le petit matériel du sac à dos qui avait rejoint les haillons au fond du placard.

Je m'examinais une dernière fois dans la glace. Hormis, le bronzage dû à la vie en plein air et la barrière du

langage, j'étais capable de me fondre dans la population, si l'on ne me regardait pas de trop près et si je pouvais quitter ce hangar.

Nous étions arrivés à leur campement en début de soirée. Maintenant, il faisait nuit noire. Je trouvais une porte qui donnait sur l'extérieur. Cela ressemblait à un camp militaire. Deux accès, chacun avec un poste de garde, le périmètre délimité par une clôture doublée et électrifiée, des miradors à chaque coin. L'éclairage mieux qu'en plein jour et cet entrepôt qui faisait une aile à angle droit avec un bâtiment enterré, très grand. Je n'ai vu que la partie du toit-terrasse à un mètre au-dessus du sol, des bulles en plexi qui devaient être des puits de lumière et des cheminées d'aération. Dans le hangar, il y avait plusieurs ateliers et une quantité de matériel et de véhicules différents. Bref, une structure du type militaire qui ne m'a pas semblé en alerte maximale.

Ils avaient conduit le véhicule dans ce vaste entrepôt qui servait de garage et d'atelier d'entretien. Où étaient donc les habitations ? Et, surtout la cantine ! La cafétéria ! Les cuisines ! Où je comptais faire une razzia. Rien que d'y penser, ça me faisait saliver. Il n'y avait que le bâtiment enterré qui offrait une solution.

Partout autour du hangar, le vaste terrain était vide de baraquements. J'ai traversé la largeur du bâtiment, trouvé une ouverture de l'autre côté et constaté que ce hangar était bien planté sur un immense terrain clôturé. Perplexe, j'ai suivi l'allée centrale. Des véhicules aussi gros que des semi-remorques me cachaient la vue. Je réfléchissais tout en progressant. Où trouver les accès de ce bâtiment enterré ? Quelque part, il devait y avoir des escaliers et peut-être des ascenseurs.

L'éclairage m'a guidé. Je m'avançais en louvoyant entre les véhicules. L'allée a abouti à un espace dégagé et éclairé. Je me rencognais dans l'ombre d'un engin de transport pour observer la place. Au fond, contre le mur, des vantaux métalliques ressemblaient à des ascenseurs. Dans les coins, les caméras se repéraient sans peine. Cela voulait peut-être dire, qu'il fallait montrer un badge ou une carte magnétique. Des gens sont sortis d'un ascenseur pour gagner l'extérieur par la sortie sur le côté. D'autres se sont introduits et se sont présentés devant les ascenseurs. Sans qu'ils aient fait un geste, un panneau a coulissé et ils ont disparu à l'intérieur. C'était bien l'accès aux étages du bâtiment souterrain.

J'ai rebroussé chemin et contournais le champ des caméras pour me cacher dans l'ombre. Il n'y avait plus qu'à attendre un groupe pour se mêler à eux et les suivre. C'était un plan risqué, mais j'étais déterminé à apprendre le plus de choses possibles sur ces types.

Une femme et deux hommes sont entrés. Ils sont passés devant moi et se sont dirigés vers les ascenseurs. Je leur emboîtais le pas, en essayant de prendre un air détaché. Deux femmes sont arrivées derrière moi. L'une d'elles, une eurasienne belle à couper le souffle, m'a souri avant de se tourner vers la porte qui se fermait. Une main l'a retenue et elle s'est ouverte pour laisser passer trois femmes. Deux blondes qui semblaient être des sœurs jumelles et une grande brune aux yeux bleus de ciel d'été. Nous avons reculé pour faire un peu de place aux arrivantes à la mine revêche. C'est alors que l'eurasienne a collé ses fesses à mon bas-ventre. Je me liquéfiais de peur que mon corps ne me trahisse. Les odeurs, les parfums et la chair bien ferme qui se frottait à moi, c'était beaucoup d'un seul coup. Six mois sans voir d'humains,

c'est assez difficile, mais se retrouver dans un réduit de trois mètres carrés avec ces femmes, affolait mes sens exacerbés par l'abstinence.

Pas le temps de s'émouvoir que le battant coulissait et que tout le monde sortait. L'eurasienne s'est décollée. Je n'ai pas pu résister à l'impulsion de lui donner une petite tape sur les fesses. Elle a ri, a attrapé sa copine par le bras et lui a chuchoté dans l'oreille. La copine a tourné la tête vers moi en pouffant, puis elle a entraîné son amie en avant.

Je me laissais distancer pour examiner les lieux. Un vaste hall qui donnait sur un réfectoire. En m'approchant, j'étudiais les gestes des gens. Plateaux, ustensiles, assiettes et les plats, c'était un service cafétéria. J'ai fait semblant d'attendre quelqu'un, hissant le cou chaque fois qu'un ascenseur s'ouvrait.

Enfin, je remarquais les caméras. À rester là trop longtemps, j'allais me faire repérer. Continuant à jouer mon rôle, j'ai haussé les épaules, regardé une dernière fois vers les ascenseurs avant de pénétrer dans le réfectoire. C'était une grande salle rectangulaire, très éclairée pouvant contenir plusieurs milliers de personnes. Ils n'avaient pas pris la peine de décorer ; pas de plantes vertes ni de posters encadrés. Bien visibles, ils avaient accroché aux murs des tableaux effaçables sur lesquels étaient marquées des instructions dans une écriture qui me rappelait le grec ancien. Les tables et les chaises étaient identiques à celles des bureaux.

J'ai fait la même chose que le gars qui me précédait, car aucun des mets présentés n'était reconnaissable, sauf la salade, qui avait l'air croquante et fraîche.

Une des rares places discrètes se trouvait derrière le pilier où je m'installais pour observer ce qui se passait autour de moi, à l'affût de tous mouvements suspects ou agressifs. Beaucoup de gens allaient devant un mur où trois planètes en poster 3d étaient affichées. Ils restaient silencieux dans un moment de recueillement, certains effleuraient des mains la représentation, puis ils s'en allaient.

Remarquant que la salle se vidait, je mangeais sans me laisser distraire. Rassasié, j'ai suivi le mouvement, rapporté le plateau et me dirigeais vers le hall, en me demandant s'il fallait continuer mon exploration, ou s'il valait mieux ressortir.

Au milieu du hall, cinq hommes casqués, en combinaison noire, m'ont entouré. Celui qui me faisait face, a parlé d'une voix forte et claire. J'ai secoué la tête pour montrer que je ne comprenais pas ce qu'il disait et écarté les mains. Autour, les autres se sont faits menaçants en me braquant avec de gros fusils. Je tombais à genoux les mains croisées derrière la nuque. Quelqu'un s'est approché et a posé un objet sur mon omoplate. Une décharge électrique à pleine puissance m'a traversé. Je n'ai pas pu crier, perdant toutes notions, le corps agité de soubresauts incontrôlables. Une seule chose existait et elle s'appelait : souffrance. Puis un gouffre noir m'a aspiré dans l'inconscience.

J'ai repris connaissance dans une pièce sombre. Mes bras entravés dans le dos à une chaise m'empêchaient de tomber en avant. Tous les muscles de mon corps me lançaient. J'ai fait semblant de repiquer une tête. Il fallait gagner du temps pour récupérer davantage. Je n'ai pas dû être assez convaincant, car deux hommes sont entrés.

Des balèzes en combinaison noire, le visage inexpressif. L'un d'eux s'est assis sur un coin de la table pendant que celui qui était debout m'invectivait. Difficile de comprendre ce qu'il disait, même si sans aucun doute, il voulait savoir à qui il avait affaire et d'où je venais.

Ne me donnant pas de temps de réponse, il m'a frappé sur les lèvres. Le goût du sang a envahi ma bouche. En réaction, j'allais lui cracher dessus, mais une méchante beigne a détourné le jet de salive.

Je me suis mis à causer et ils se sont raidis, concentrés et attentifs. Je les assurais de mon amour pour eux, qu'ils seraient pardonnés puisque Jésus était dans mon cœur. J'ai raconté un tas de conneries de ce genre pendant au moins dix minutes sans qu'ils bougent un orteil. Celui qui était assis, s'est levé. Son collègue lui a jeté un coup d'œil et ils sont partis, me plantant en plein monologue. J'en étais à vanter les bienfaits du livret A, quand je me suis endormi. Un type attendait patiemment que je refasse surface. D'âge mûr, blond roux, les yeux bleus, de belle stature.

« Vous comprenez l'anglais ? »

Ma mère américaine avait veillé à me l'enseigner. Je parlais aussi l'espagnol et un peu d'italien grâce à mes voisins, les Macintosh.

« Oui ! » Ai-je répondu sobrement.

« J'ai parcouru les États-Unis dans ma jeunesse, beau pays, mais je ne connais pas l'Europe et je ne parle pas le français. » A-t-il repris en soupirant.

Ainsi, ils connaissaient la Terre et ils savaient d'où je venais. Ils avaient été rapides.

« Bon sang, qui êtes-vous ? » Demandais-je.

Il a ri.

« Chaque chose en son temps. Vous comprenez que vous êtes - il a hésité - inattendu et surprenant. Nous avons des inquiétudes et beaucoup de questions à vous poser. » Il a pianoté sur la table et demandé froidement.

« Vous avez tué notre homme ? »

C'était peut-être dans sa façon de s'exprimer, mais je n'ai pas su si c'était une question ou une affirmation.

J'ai donc raconté mon histoire... Une fois. Deux fois. Dix fois. Le type a été remplacé par d'autres. Chaque fois je devais recommencer au début. J'ai perdu la notion du temps. Quand je m'endormais, on me secouait. Ils me faisaient boire de l'eau avec une gourde à tétine semblable à celle des cyclistes lorsque ma voix se cassait et ils me détachaient un bras pour les repas.

Le type blond est revenu. Il est resté silencieux avant d'exiger sur un ton cassant.

« Expliquez l'arme ! »

Je poussais un soupir fataliste et essayais de garder une apparence de calme, me concentrant sur l'analyse de ses gestes. C'était reparti pour d'interminables explications et ça risquait d'être long.

Je débitais l'histoire du pistolet, conscient que cela manquait cruellement de crédibilité.

Cependant, le ton a changé lorsque j'ai mentionné ma carrière militaire. Il m'a posé de nombreuses questions qui concernaient mon entraînement et les missions auxquelles j'avais participé.

Il y a eu un silence pesant. Puis, il a conclu en disant.

« Nous allons vérifier dans la mesure de nos moyens. Une chambre vous sera attribuée. Vous y resterez consigné jusqu'à nouvel ordre. En attendant, notre service médical va vous prendre en charge pour des vérifications de santé. »

Je me réveillais sanglé sur un fauteuil de dentiste, avec sur la tête un casque d'où ressortait un tas de fils. Ils m'avaient branché des tubes en plastique sur le corps et mon esprit flottait dans une béate satisfaction. Je me souviens d'avoir pensé :

« Ça, c'est d'la bonne ! »

La deuxième fois, je me réveillais en clignant les yeux d'étonnement. Comme d'habitude, je m'asseyais un instant au bord du lit. Aucune douleur n'est venue me perturber. Un système de détection a augmenté l'intensité de la lumière. C'était une petite chambre meublée d'une table, d'une chaise, d'une armoire et du lit. Le même mobilier que dans les bureaux et le réfectoire. Le cabinet de toilette avec une douche, un lavabo et un WC étaient à gauche de l'entrée. Il y avait un nécessaire de toilette et un assortiment de serviettes de bain blanches.

« C'est mieux qu'à l'hôtel ! quoique... Il faudra leur dire de changer le décorateur. » Ironisais-je.

En fait, à côté de la grotte, c'était un palace.

Malgré le début d'interrogatoire musclé, ils me traitaient correctement. Ils m'avaient soigné et me gardaient dans cette chambre d'étudiant. Ravi, je tâtais le lit à une place puis, je me dirigeais à la fenêtre pour ouvrir les volets.

« Je croyais que l'on était en sous-sol. » Pensais-je.

Effectivement, la fenêtre était fautive. Tâtonnés au hasard, de faux volets se sont ouverts et une fautive lumière de soleil a illuminé l'écran/fenêtre. Déjà, ça, c'était fort. Encore mieux, en passant la main devant la vitre, on pouvait changer le paysage. J'ai choisi une grande et belle montagne enneigée.

La combinaison noire et le blouson avaient été remplacés par un pyjama gris clair en matière synthétique, sweat-shirt et pantalon.

« Et où sont mes bonnes vieilles pantoufles ! » M'exclamais-je d'un ton plaintif.

Mon journal était posé sur la table. Charmante attention, même si j'ai supposé qu'il avait été lu et relu. J'ai parcouru la pièce du regard, à la recherche de mes affaires, sans espérer retrouver l'automatique et ses chargeurs.

Dans l'entrée, il y avait une penderie vide. Près du lit, une armoire avec des sous-vêtements dans un tiroir. L'intérieur de la porte formait une glace. J'examinais mon visage avant de soulever le sweat pour regarder mon omoplate. Aucune brûlure, pas d'hématome, aucune trace ne subsistait de l'agression. Je rabaisais le sweat et baissais le pantalon pour voir le sous-vêtement. C'était un boxer-short gris confortable, d'une matière différente qui moulait l'entrejambe.

Une jeune femme en blouse, portant un plateau-repas, est entrée sans frapper. Je me tortillais comme un petit garçon en remontant le pantalon.

Elle était assez grande et malgré la blouse, on distinguait un corps harmonieux. Son visage agréable, ses yeux marron pétillants, ses cheveux châtain clair mi-longs, la classaient dans les « mignonnes à croquer ».

Elle a posé le plateau sur la table, m'a regardé en disant.

« Ça va ! Vous avez l'air en forme. »

Elle a lu l'étonnement dans mes yeux, de pouvoir comprendre le sens des mots qu'elle prononçait. J'ai bafouillé :

« Oui, merci et vous ? » Elle a froncé les sourcils et répondu :

« Vous devez écouter ! »

Elle s'est tapoté le front de l'index.

« Dans votre tête ! Quelqu'un vous recevra lorsque vous saurez vous exprimer, jusque-là vous resterez enfermés ici. »

Elle a souri et elle est sortie. J'allais à la porte et actionnais inutilement la poignée.

« Je voudrais le calendrier Pirelli ! » hurlais-je.

Je poussais la chaise et m'asseyais la tête entre les mains, pour réfléchir. Ces gens étaient efficaces. Ils devaient battre la campagne pour vérifier mon histoire à dormir debout.

Je repensais à mon premier réveil, ligoté sur le fauteuil de dentiste. Ils avaient bidouillé quelque chose dans ma tête. Je comprenais ce que la fille avait dit, mais elle n'avait pas été satisfaite de ma réponse. J'ai articulé posément.

« Vous avez l'air en forme. »

Aussitôt, les erreurs me sont apparues. La prononciation était mauvaise, même si je ne comprenais pas comment je le savais. Exercice n° 1 : répétez les mots jusqu'à ce que

vosre prononciation soit bonne. C'est comme ça que je commençais les cours d'apprentissage de cette nouvelle langue. Discourant, énonçant et corrigeant pour trouver la bonne prononciation. J'y passais la journée. D'ailleurs, je n'avais rien à faire et au début, c'est toujours amusant. Le programme était expliqué et structuré pour que les progrès soient assez rapides pour permettre une conversation dans la journée. Je remarquais que les noms propres n'avaient pas de traduction réelle et qu'il dépendait du vécu de chacun. Tous ceux que je cite ne sont qu'une approximation qui correspond à l'image qu'ils font apparaître dans mon esprit. Des techniciens hors pair avaient implanté dans mon crâne la grammaire et le vocabulaire, il ne me restait qu'à acquérir la prononciation.

Peu après, la jeune femme est revenue chercher le plateau-repas, je la saluais d'un « vous avez l'air en forme ! » que je pensais irréprochable. Elle a ri.

« D'où tu sors avec un accent pareil ? »

« De Lourdes ! » Ai-je dit fièrement sans savoir pourquoi. C'est un réflexe chez nous, peut-être parce que tout le monde sur Terre sait où est Lourdes.

« Sans blague ! A-t-elle répondu d'un ton goguenard. Désolé mon gars, je ne connais pas. » A-t-elle ajouté, en affichant un sourire ironique.

« Ce n'est pas grave, vous pouvez rester un peu. » La priais-je en prenant sa main.

Elle s'est contractée puis, a soupiré en se dégageant :

« Non, je ne peux pas maintenant. »

Elle a repris le plateau. Avant de partir, s'est tournée pour dire :

« Je repasserai en début de soirée, il faut une autorisation. Bon, à tout à l'heure, beau gosse. »

Cette fille me plaisait et ça me remontait le moral de passer un moment avec elle. Ce soir-là, elle m'a avoué que pendant qu'elle bavardait avec moi, un de ses amis se rongeaient les ongles dans un coin. Par politesse, j'ai proposé qu'il se joigne à nous, si c'était autorisé. Je finissais à peine ma phrase que quelqu'un a frappé à la porte. C'était l'ami qui passait par hasard. Je l'invitais d'un geste large et il est entré avec empressement.

Ils s'appelaient Lyha et Yoni. Ils se connaissaient depuis longtemps. Chacun avait suivi son chemin et ils s'étaient retrouvés ici dans des services différents. Ils se sont assis sur le lit en se tenant la main. Ils étaient très attentifs et posaient souvent les questions en même temps. Ils se souriaient quand cela arrivait. Je leur ai demandé s'ils étaient ensemble, ils ont ri en m'assurant qu'ils ne s'aimaient pas de cette façon, qu'ils étaient plutôt comme frère et sœur. Pourtant, je me suis dit que j'allais les laisser pour faire une petite promenade en pyjama dans les couloirs. Ce n'était pas une bonne idée, étant donné mon statut. Je pouvais aussi bien brandir la pancarte « ESSAYEZ VOTRE TASER ».

Dès qu'il a été à l'aise, Yoni a demandé :

« C'est quoi, le calendrier Pirelli. »

Il a rougi quand je lui expliquais.

Les trois soirs suivants, ils sont venus bavarder avec moi, corrigeant mes défauts et améliorant ma prononciation.

« On ne peut rien faire pour l'accent, ça viendra par étapes. L'important, c'est que tu sois intelligible. » Me disait